

RELATIONS INHUMAINES

« Entrez, Irène ! entrez et asseyez-vous. Et fermez la porte, s'il vous plaît.

La DRH est jeune. Souriante. Mais il paraît qu'elle peut être dure. D'après les gens du syndicat. Mais bon, avec eux, on sait pas trop, il faut se méfier. Dès fois, ils sont du côté de la direction, dès fois ils partent en guerre et au final il ne se passe rien. Rien de valable du moins ; sauf pour leur pomme.

« Merci, fait Irène en se laissant tomber dans le siège en cuir. Par la fenêtre, on voit la Tour Montparnasse au loin. Il ne fallait pas s'en faire. Tout se passerait bien. Vingt ans d'ancienneté. Employée modèle. Ça jouerait en sa faveur. Ce n'est pas une miette de pain qui. Enfin, elle ne pense pas. Ce serait stupide. Elle ne pense à rien en fait. Sauf que ces vieux escaliers sont interminables. Comme s'ils n'avaient pas les moyens de construire un ascenseur !

Irène est arrivée au troisième étage essoufflée. Les bureaux en revanche contrastent avec la cage d'escalier. Ici il y a de la moquette toute neuve et moelleuse, des distributeurs de boissons un peu partout, pas comme en bas où il y en a un seul pour une centaine de personnes et pareil pour les toilettes.

Le bureau de la DRH était ouvert.

« Ma porte vous est ouverte. Je suis là pour vous écouter. » C'est ce qu'elle répète à chaque fois. Et bien ça avait l'air vrai...

Catherine Ouladoux, la DRH, est penchée sur un dossier.

Elle lève les yeux et aperçoit Irène.

« Vous savez pourquoi vous êtes ici, Irène ?

« Heu, pas vraiment.

« Ah bon ? demande Catherine Ouladoux, sourire furtif. Vous ne savez pas ?

Irène a la bouche sèche.

« Enfin si, c'est pour le bout de pain, c'est ça ?

« En effet.

« Enfin, madame Ouladoux, je...

« Mademoiselle, l'interrompt sèchement l'autre tout en tirant une feuille du dossier qu'elle a sous les yeux.

« Mademoiselle, pardon. Ce n'est qu'un bout de pain et en plus il devait partir à la poubelle !

« Les caméras étaient braquées sur vous. Les surveillants ont tout vu !

Irène est prise d'un rire nerveux.

« Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, Irène. C'est plutôt grave !

« Je sais que les surveillants m'ont vue, mais ils m'ont dit que ce n'était pas grave et ma responsable a aussi dit la même chose.

L'autre sourit. Un sourire triomphal.

« Ah bon ? Elle vous a dit ça ? fait-elle en agitant sous son nez la feuille qu'elle tient entre ses doigts depuis quelques secondes. Parce que là, j'ai son témoignage comme quoi vous êtes coutumière du fait et vos collègues pourront également le confirmer. Tenez, je vous laisse lire.

Irène se sent pâlir. Une onde de trouille l'envahit. Une onde d'incompréhension soudaine.

Elle lit. Derrière un voile d'angoisse, elle lit des mots écrits de façon étroite, dans l'urgence et la contrainte peut-être. Elle lit des mots qui parlent d'elle, de son relâchement au travail, de sa manie quotidienne à subtiliser des viennoiseries, à se faire des réductions avantageuses sur le pain, etc. Et la signature en bas. Marie-Claudine Leterre. Sa responsable. Celle-là même qui la complimente tous les jours, qui lui offre un café tous les jours, qui se fait passer pour une confidente tous les jours. Celle-là même.

Irène relève la tête. Tremblante. Abasourdie. La DRH la fixe, sourire satisfait, extatique presque. Impatiente.

« Alors ? fait-elle de sa voix de souris. Vous pouvez constater que cette histoire de pain n'est qu'une goutte parmi tant d'autres. Il y a réellement un problème avec vous, non ? Une dégradation de votre travail...

« Mes évaluations sont pourtant très bonnes. Toujours. Et vous le savez.

Catherine Ouladoux reprend la feuille des mains d'Irène et la glisse dans le dossier.

« Vos dernières évaluations datent d'il y a un an. Les choses ont apparemment changé.

« Je ne pense pas mademoiselle.

« Enfin, peu importe. Si je vous ai convoquée, c'est que nous envisageons à votre égard une procédure de licenciement.

Irène ouvre la bouche. Comme un poisson.

Se racle la gorge.

« Je ne comprends pas.

Ouladoux tapote sur les touches de son ordinateur.

« Nous en sommes à un point où votre présence dans le rayon devient un sérieux

problème. Pour vos collègues, surtout.

Bruits saccadés de l'imprimante.

Irène regarde la Tour Montparnasse percer un ciel laiteux. Est-ce que quelque chose ne tourne plus rond ? L'imprimante crache des feuilles qui se noircissent.

« Je ne comprends pas, répète-t-elle.

Alors, une cascade d'eau opaque coule sur son visage, la recouvre petit à petit et elle respire avec peine. Tente d'apercevoir une lueur, un point de fuite, une vision rassurante mais rien ne se passe, rien n'attaque ce bloc qui l'opprime, rien n'en a la force.

« Vous mettez l'entreprise en danger en agissant ainsi, continue la DRH comme si elle n'entendait pas Irène. Il est peut-être temps de passer à autre chose.

« A autre chose ? Mais...mais ça fait vingt ans que je travaille ici, vingt ans dans le même rayon sans aucun avancement, sans aucune absence et maintenant, vous voulez me virer ?

« Il semblerait, oui.

« Mais...

Mais. Mais rien. Que dire de plus face à ce mur de cynisme, cette machine à sourire et à débiter des infamies ? Que dire d'important qui puisse l'infléchir ? Fallait-il s'abaisser davantage ? Que dire à quelqu'un qui ne vous connaît pas et ne veut pas vous connaître ?

« Ecoute Irène, ne le prenez pas comme ça, c'est peut-être un moyen de rebondir ailleurs. Une chance...

« Ne le prenez pas comme ça ! et comment voulez-vous que je le prenne connasse ? Une chance, vous dites ?

L'autre devient rouge et tape du plat de sa main sur le bureau.

« Restez correcte, s'il vous plaît ! je ne tolérerai pas...

Irène s'est levée. Vingt ans de colère refoulée, de frustration, de souffrances physiques et psychologiques, vingt ans de trime et d'heures passées dans des RER sales, bondés, vingt ans de petits matins froids et de repas vite avalés, vingt ans de nuits plus ou moins courtes, de fatigue et de réprimandes, vingt ans de non-vie. Et par un triste après-midi d'octobre, une DRH pleine de morgue au visage disgracieux mais bardée de diplômes vous met à la porte comme un mac se débarrasse d'une pute parce qu'elle ne rapporte plus rien. Bien sûr, ce n'est pas une surprise pour Irène car elle en a vu des choses souvent injustes dans ce magasin, mais l'époque semble avoir encore réduit les âmes.

Et le courage.

Et l'estime de soi.

Parce qu'il n'en fallait pas beaucoup pour agir comme avaient agi ses collègues. Ils s'étaient vautrés devant la direction. Pour sauver leur peau, certainement.

« Vous ne tolérerez pas quoi ? De toute façon, je ne travaille plus ici ! alors je peux vous insulter à volonté, non ?

La DRH se redonne une contenance. Elle doit montrer qu'elle maîtrise la situation et qu'elle est au-dessus de la colère.

« Irène ! je comprends que vous soyez choquée mais je ne peux pas permettre de tels comportements dans notre entreprise. MLHV est un groupe de luxe et nos employés doivent être irréprochables, vous comprenez cela ?

« MLHV est surtout un exploiteur, madame Ouladoux, sans aucune reconnaissance et, et, et...

Les mots s'étranglent au fond de sa gorge dans une effroyable bousculade. Elle veut cracher tout ce qu'elle retient au fond de son cœur et engloutir cette sale pute qui se force à sourire comme si au fond, tout ça n'avait aucune importance.

« Vous savez, fait-elle, c'est une chance pour vous d'avoir travaillé pour MLHV car c'est une référence et vous risquez de retrouver rapidement du travail. Ne faites donc pas l'ingrate.

Ouvrir la fenêtre, la lever de force de son fauteuil et l'empoigner par ses cheveux de merde et la balancer du troisième étage, en voilà une référence pour une DRH. Catherine Ouladoux, morte pendant le service, tuée par une employée ! Mr. Bernard, le grand patron avec sa tête de chafouin, l'érigerait sans doute en martyr.

Irène se met à pouffer en imaginant la tête des autres cadres.

Ou bien placer les mains de sa chef dans la machine à couper le pain. Ce serait une belle tranche de rigolade, non ? Du Marie-Claudine en rondelles !

Elle se met à rire franchement, se frayant d'un coup un étroit passage à travers la cascade d'eau opaque dans laquelle elle se débattait jusque-là.

« Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Irène ne répond pas. Elle se revoit manger ce bout de pain à moitié sec. Ce pain qu'autrefois l'ancienne direction donnait gracieusement aux bonnes sœurs de l'église d'à côté et qu'elle jetait désormais tous les soirs ainsi que les autres denrées abîmées. Jeter ou manger, quelle était la frontière entre ce qui était mal et ce qui ne l'était pas ? La direction avait choisi.

Irène se lève.

Elle se sent irréaliste.

Presque bien depuis que ces visions morbides l'ont traversée.

« Rien, dit-elle. Je dois signer quelque chose ?

La DRH la regarde, l'air effaré. Ce revirement soudain.

« Là...en bas de la page, vous écrivez « lettre reçue en mains propres », la date d'aujourd'hui et vous signez.

Irène obéit.

Elle se saisit machinalement du stylo que lui tend la DRH.

La pointe du stylo glisse. Elle entrevoit les mots « faute grave », « indemnités chômage » mais elle n'insiste pas. Tout lui est égal désormais.

Une autre vie commence.

Elle laisse la DRH figée derrière son bureau.

La DRH qui ne sourit plus.

Perplexe.

Irène quitte les bureaux en pensant à son mari.

A ses enfants, loin maintenant, et qui ont toujours regretté que leur mère demeure au bas de l'échelle. Comme une esclave. Toujours servile. Jamais un mot plus haut que l'autre. Toujours à essayer d'être compréhensive avec les décisions prises à son égard.

Pas cette fois, tout de même.

Cette humiliation qu'elle venait de subir, elle ne pourrait l'avouer de crainte de s'entendre rabâcher : on te l'avait dit.

Non.

Non.

Demeurer muette.

Sa nouvelle vie incluait de devoir vivre avec son échec.

L'échec de toute une vie.

Sur le quai de la station Assemblée Nationale, des années plus tard, Catherine Ouladoux, les traits tirés, quelques cheveux blancs, est debout, à attendre le métro. Les journées sont tellement semblables qu'elles en sont devenues épuisantes. La pression est tellement forte qu'elle ne sait plus trop pourquoi elle persiste dans ce boulot. Les employés défilent

dans son bureau pour n'importe quoi. Et pour n'importe quoi, elle est obligée de blâmer, de licencier parce que si ce n'est pas eux, ce sera elle. Parfois, elle se dit qu'elle n'a pas de courage. Mais c'est l'époque qui veut ça. La rentabilité, la mondialisation et la hantise du chômage alimentent la lâcheté au quotidien et des comportements de collabo. Le pire est qu'elle a participé à cet état des choses. Et y participe toujours malgré sa lassitude et son envie d'envoyer tout balader. Son cynisme s'est métamorphosée en aigreur, ses sourires en grimaces ridicules. Elle n'a plus la niaque des débuts même si les primes sont conséquentes et les avantages nombreux. Il y a la haine dans les yeux de celles et ceux qui passent la porte de son bureau désormais souvent fermée. Chez elle, son mari et ses enfants semblent indifférents à sa fatigue, à ses états d'âme. « Arrête de te plaindre, lui répète son mari, tu es du bon côté de la barrière, non ? » Mais non. Enfin, elle ne sait plus. Quelle barrière ?

Elle entend un vrombissement sourd au loin. Il est presque vingt heures. Elle a expédié deux avertissements et travaille sur l'éviction d'un employé qui ne répond pas aux critères de la directrice commerciale, cette vieille peau qui se tape le directeur. Avec ses cheveux blond filasse et ses cratères sur le visage, il faut avoir du courage pour y trouver son plaisir.

Derrière elle, un souffle. Un mouvement furtif. Catherine Ouladoux se retourne, légèrement paniquée.

Une femme recouverte d'un blouson à capuche, le visage rougi par l'alcool, la fixe de ses yeux vitreux, injectés de sang.

« Je n'ai rien, dit aussitôt la DRH tentant d'affirmer sa voix.

L'autre sourit. Un parfum mentholé se mêle à l'odeur de l'alcool.

« Je ne vous demande rien, madame.

« Et bien alors... alors pas la peine de me coller ainsi ! Catherine n'ose pas trop bouger. Le vrombissement se rapproche. Sur le quai d'en face, une jeune fille se trémousse, casque sur les oreilles.

« Vous avez l'air épuisé. Dure journée ?

« Je... ça ne vous regarde pas !

La SDF ricane.

« Non, c'est vrai. Ah ! s'exclame t-elle, on dirait que votre métro arrive. Elle lui saisit l'avant-bras.

« Laissez- moi !

« Votre porte est toujours ouverte, madame Ouladoux ?

« Que ?... Je ne comprends pas...

« Ça fait combien de temps ? Huit ans je crois. Un bail ! je vous ai souvent aperçue ici,

avec votre petit cartable en cuir et vos talons hauts. La femme penche la tête de côté en accentuant sa prise sur l'avant-bras de Catherine. Mais depuis quelques mois, vous n'êtes guère pimpante !

« Je vais appeler la police !

« Oh, vous serez morte avant. Il arrive.

« Qu... écoutez non ! arrêtez ! que voulez-vous ?

« Je ne sais pas. il faut que je prenne une décision. Je ne sais pas.

« Vous irez en prison !

La femme éclate de rire.

« Vous croyez que j'en ai quelque chose à foutre ?

Catherine vient soudain de se rappeler. Un nom. Un rire.

« Irène Locarteau.

« Bonne mémoire, madame Ouladoux. Mais à quoi cela vous servira-t-il ? Hein ? Hein ? A quoi ?

Catherine Ouladoux sent alors le souffle de la rame pénétrer son dos. Un tuuuut prolongé, pareil à un cri, envahit la station tout entière.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, des dizaines de personnes gravitent autour d'elle. Un homme lui demande si ça va, si elle se souvient quel jour on est, quel est son nom, etc. La rame de métro est là. Bloquée. Des taches de sang maculent la vitre du conducteur. Une forme d'étoile. Ou d'arbre aux branches crochues. Un peu plus loin, un homme accroupi, est soutenu par des pompiers. Il pleure.

Le conducteur, sans doute.

Elle articule alors son nom, son prénom et le numéro de téléphone de son mari. Elle a la vague impression de flotter dans l'air tant ses membres sont mous, infiltrés par la peur. Elle jette un œil vers les rails.

Lorsqu'on l'emporte sur une civière, à moitié recouverte par un drap blanc, Catherine Ouladoux prend la main d'un des pompiers, la serre, et murmure :

« C'est moi. C'est moi qui l'ai poussée....

LE CHIEN DE PERSONNE

« J'te parie cent balles qu'elle écoute les Rolling Stones !

Je fais la moue.

« Genesis plutôt. Elle a une tête à aimer le rock F.M.

Il me donne une tape.

« T'y connais rien. Regarde. Et admire.

Marc s'est approché de sa démarche glissante vers cette fille que nous reluquions depuis dix bonnes minutes. Engluée dans son walkman, elle regarde droit devant elle sans nous voir.

Du moins c'est ce qu'elle fait croire. La plupart des filles joue à ça. L'indifférence. Tout en mouillant leur culotte.

Marc entame la conversation.

Elle retire son casque. Sourit. Hoche la tête. Rit aux éclats.

Merde ! je me dis. Elle écoute vraiment les Rolling Stones ?

Marc revient, hilare.

« Alors ?

« Alors ? Bingo ! pas Mick Jaeger mais Iggy Pop. Elle écoute les Stooges. Rock and Roll, non ? Elle s'appelle Alice.

Le lendemain quand je lui donne l'argent, Alice est avec lui. Vraiment jolie dans sa robe en cuir moulante. Formes généreuses. Le salaud, il se l'était faite !

Ce jour-là, je me sentis minable. Perdant sur toute la ligne. Mais c'est ce que j'avais toujours été au fond. Un loser de première qui ne fonçait jamais tête baissée.

Qui tournait dix-huit fois sa langue dans sa bouche avant de dire quelque chose d'important.

A la fin, rien ne sortait. Pas un mot.

C'était il y a longtemps.

Il y a plus de vingt ans.